

Mickey and the Bear

UN FILM D'ANNABELLE ATTANASIO



UTOPIA PRESENTS A THICK MEDIA PRODUCTION IN ASSOCIATION WITH SHORELIGHT PICTURES
"MICKEY AND THE BEAR" CAMILA MORRONE, JAMES BADGE DALE, CALVIN DEMBA, BEN ROSENFELD, REBECCA HENDERSON
EDITOR HENRY HAYES PRODUCTION DESIGNER KATIE FLEMING COSTUME DESIGNER LUCY HAWKINS DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY CONOR MURPHY ORIGINAL MUSIC BY BRIAN MCOMBER AND ANGEL DERADOORIAN
EXECUTIVE PRODUCER GEORGE BROCK PRODUCERS ANJA MURMANN SABINE SCHENK PRODUCED BY LIZZIE SHAPIRO TAYLOR SHUNG WRITTEN AND DIRECTED BY ANNABELLE ATTANASIO



CAMILA MORRONE JAMES BADGE DALE



20
minutes

TEASER



WAYNA PITCH

MICKEY AND THE BEAR

DE ANNABELLE ATTANASIO

ÉTATS-UNIS / 2019 / 1H29
SORTIE LE 12 FÉVRIER 2019

Mickey Peck, une adolescente du Montana, a la lourde responsabilité de s'occuper de son père, un vétérán accro aux opiacés. Quand l'opportunité se présente de quitter pour de bon le foyer, elle fait face à un choix impossible...

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Annabelle Attanasio
Image Conor Murphy
Son Hunter Berk
Montage Henry Hayes
Musique Brian McOmber & Angel Deradoorian

Avec : Camila Morrone, James Badge Dale, Calvin Demba, Ben Rosenfield & Rebecca Henderson



PRODUCTION

THICK MEDIA
Lizzie Shapiro

DISTRIBUTION

WAYNA PITCH
Jonathan Musset

FESTIVALS

- Programmation ACID Cannes 2019
- Festival du Cinéma Américain de Deauville 2019
- Festival International du Grain à Démoudre 2019 - Prix du Public / Prix du jury du Lycée Jean Provost / Prix des anciens jeunes organisateurs
- Festival International du Premier film d'Annonay 2019
- SXSW Festival 2019
- Festival International du Film de Marrakech 2019, Maroc
- Festival du Nouveau Cinéma de Montréal 2019, Canada
- Gangneung International Film Festival 2019, Corée



CELLE QUI FAIT

Avez-vous écrit le personnage de Mickey tel que vous auriez pu l'incarner il y a six ou sept ans ?

C'est compliqué... Il y a tellement de moi-même en elle. C'était inévitable. Je m'identifie énormément à Mickey et à sa manière de rester stoïque face à des situations chaotiques. Je crois que Mickey est une partie de qui je suis et je suis heureuse de la manière dont les choses ont tourné parce que... Il y a six ou sept ans, et en tout cas pendant que j'écrivais le script, jamais je n'aurais pensé qu'on m'aurait pris suffisamment au sérieux pour me laisser le diriger. Je n'avais tout simplement pas suffisamment confiance en moi. Mais au fil du développement du projet, j'ai compris que personne ne pourrait raconter cette histoire comme moi je le pourrais. Cela a été une progression naturelle de le réaliser sans tenir le rôle de Mickey car... au-delà du fait que j'étais trop âgée et finalement peu idoine, cela n'aurait pas vraiment été une expérience épanouissante, en fait. Après, dans tout ce que j'écris, j'ai besoin d'avoir de l'empathie pour mes personnages et de m'identifier à eux d'une manière ou d'une autre. Même s'il s'agit d'un être profondément violent et destructeur. Je dois pouvoir trouver leur part d'humanité.

En tant qu'actrice passant derrière la caméra, avez-vous tendance à aller vers des comédiens qui ont la même façon de travailler que vous ?

Ce qui m'intéresse chez un acteur – au-delà du fait qu'il ou elle soit adéquat pour un rôle –, c'est leur éthique du métier, leur implication. En ce qui concerne les cinq acteurs principaux de *Mickey and the Bear*, ils se sont réellement impliqués. Pour moi, ça rend l'expérience bien plus agréable d'avoir une idée de leurs besoins et de leurs idées. Je crois que ça enrichit notre compréhension mutuelle des personnages et de la manière dont chacun fonctionne et travaille.

Le style de *Mickey and the Bear* est très naturaliste. C'est l'histoire qui l'exige ou c'est votre style de cinéma ?

Parce que je n'ai pas suivi d'enseignement traditionnel du cinéma, je pense être éclectique dans mon approche. Par exemple, je n'ai pas décidé en amont d'un style. Je ne dis pas, « tout sera en caméra portée », par exemple. Je crois que je réfléchis avant tout à ce dont une scène a besoin. Lorsque je pense à ce qui est « naturaliste » dans le cinéma contemporain, je vois forcément une caméra portée, proche du documentaire. Du coup, en filmant *Mickey and the Bear* avec principalement des plans très composés, quasi photographiques, j'avais la sensation de me rebeller contre ce mouvement. Je voulais que le film soit coloré, composé, vibrant. Alors quand on me dit que *Mickey and the Bear* est naturaliste, je dois reconnaître qu'effectivement, il l'est en un sens. Mais en fait tout dépend de la définition que l'on en a ! Peut-être que *Mickey and the Bear* se rapproche d'un naturalisme de l'Americana des 60's ou des 70's.



INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Classicisme et territoire

La narration est une des caractéristiques historiques du cinéma américain : le soin apporté à l'écriture des personnages, à leurs interactions et aux relations de cause à effet qu'elles suggèrent apparaît central dans un art qui se donne pour point de départ de « raconter une histoire ». De ce point de vue, *Mickey and the Bear* se place dans cette lignée classique, cherchant moins à réinventer les formes de récit qu'à parfaire celles déjà existantes en les retravaillant dans de nouvelles géographies ou de nouveaux contextes. Car ce qui relie aussi le premier film d'Annabelle Attanasio à un autre pan du cinéma américain, plus contemporain, est aussi son rapport au territoire. En l'occurrence, le long-métrage s'installe dans la petite ville d'Anaconda, dans le Montana (Nord-Ouest des États-Unis), loin des grandes mégapoles. Le film investit la plupart de ses lieux structurels et institutionnels (lycée, fête municipale, commissariat ou centre médical) et les travaille non pas comme un simple décor mais comme un tissu dans lequel la réalisatrice coud un à un chacun de ses personnages. La simplicité des figures que ces derniers convoquent (le père, la fille, la mère absente) joue ainsi en permanence sur les deux échelles du récit, à la fois ancré et universel. *Mickey and the Bear* puise son intensité dans cette dialectique et cette tension, jusqu'à la mettre en scène : la jeune héroïne semble enracinée dans cette petite ville enclavée sur laquelle se projette la relation d'amour-haine qui s'est installée avec son père. Annabelle Attanasio filme Anaconda comme on filmerait un piège qui s'est refermé sur ses habitants, les privant progressivement de rêver à un ailleurs. Elle reprend ainsi à son compte un thème qui servi de socle aussi bien aux grands mythes de l'ouest qu'au cinéma indépendant d'aujourd'hui, dans les traces par exemple de Jeff Nichols (*Shotgun Stories*) ou Chloé Zhao (*Les Chansons que mes frères m'ont apprises*).

Émancipation de l'héroïne, découverte d'une actrice

À partir de ce canevas, *Mickey and the Bear* construit donc un récit d'émancipation qui ne nie pas les violences symboliques et physiques qu'il charrie, qu'elles soient sociales (la dépression post-traumatique des anciens soldats, la précarisation des jeunes générations) ou sociétales (la description franche du comportement masculin oppressant). Au cœur de ces communautés surnommées « *Rednecks* » ou « *White Trash* », le film fait naître à l'écran une actrice dont c'est le premier rôle au cinéma. Le visage fermé mais très doux de Camila Morrone donne à son jeu un ton souverain qui tranche avec l'âpreté de son environnement. Son calme envers et contre tout semble la maintenir à flot, face à la puérilité abusive de son petit ami, face à la toxicité et l'ambiguïté de son père ou face aux sermons de la docteure. Elle advient en s'y imposant immédiatement, incontournable, masquant ses tourments en serrant les dents, sans jamais tomber dans un excès d'afféterie ou, au contraire, de nervosité ou de fureur. Cette apparition n'est pas sans rappeler celle de Jennifer Lawrence dans *Winter's Bone* de Debra Granik, dont la filiation avec *Mickey and the Bear* paraît évidente. C'est également dans ce jeu gracieux et qui ne cesse de contenir son caractère tempétueux que le premier film d'Annabelle Attanasio trouve une force originale.

ANNABELLE ATTANASIO
Extraits d'un entretien avec Cinemateaser

Au-delà du portrait d'une jeune femme, *Mickey and the Bear* traite beaucoup de masculinité toxique. Pour vous, c'est le thème du film ?

Je ne pense pas que l'on puisse raconter l'histoire d'une jeune fille sans au final traiter de toxicité masculine. On y fait face quotidiennement. Pour moi, *Mickey and the Bear* est donc une histoire de féminité, le récit d'apprentissage d'une jeune fille dans une petite ville principalement masculine. Plus largement, il y a dans mon travail une fascination pour la manière dont le patriarcat se traduit dans la vie quotidienne. Je ne veux pas donner de leçon ni prêcher quoi que ce soit. Je souhaite juste m'intéresser à toutes ces petites choses que nous, les femmes, traversons – comme quand Mickey et Aron s'embrassent dans la voiture et qu'il lui fait « chut » et qu'elle répond « je n'ai rien dit ». (*Rires*).



CEUX QUI REGARDENT

MARTA BERGMAN, HANNA LADOU, MARCO LA VIA, IDIR SERGHINE
CINÉASTES, MEMBRES DE L'ACID

Pour survivre, faut-il s'enfuir ? Creusant le sillon d'un cinéma indépendant américain soucieux de se confronter au réel, la jeune cinéaste Annabelle Attanasio met en récit le désir d'émancipation d'une adolescente. Situé au fin fond du Montana, ce premier long-métrage déploie une trajectoire qui multiplie les fausses pistes, sachant éviter, comme son héroïne, les écueils d'un parcours où tout serait joué d'avance. Porté par une mise en scène élégante et épurée, incarné par une comédienne fascinante, ce premier long-métrage questionne la place de la femme dans une société patriarcale. Les figures de la virilité sont ainsi mises à jour sans ostentation, mais avec un souci critique. Ici le stress post-traumatique du soldat, là les armes à feu ou encore la question de l'héritage familial. C'est face à toutes ces brutalités qu'on ne doit jamais abdiquer pour vivre sa vie, pour devenir l'auteur de son propre destin.

Savoir penser son époque sans être didactique, savoir subtilement mettre à nu la violence du monde sans en être fasciné et croire que par le romanesque tout peut être divulgué. Voici, sans doute, la force intime de ce film qui nous bouleverse.

« La relation père-fille, fusionnelle et électrique, est portée par un jeu d'acteurs très juste, qui donne un ton anxiogène au film. Mickey and the Bear est aussi un film touchant et esthétique. Très belle surprise et coup de coeur de la dernière sélection ACID ! »

CLÉMENT CARADEC, JEUNE AMBASSADEUR ACID

« Le premier rôle de Camila Morrone s'ancre comme un rôle dramatique important qu'elle incarne avec intelligence et grand coeur. Un moment doux-amer, un portrait fille-père qui vise juste, un conte irrésistible sur l'émancipation. Attention, pépète ! »

JUSTINE VIGNAL, JEUNE AMBASSADRICE ACID

CELLE QUI MONTRE

ANNE FAUCON,
CINÉMA UTOPIA, PONT-SAINT-MARIE (TROYES)

Plus encore que l'histoire d'un amour, c'est celle d'une émancipation, une ode à la liberté.

The Bear, « L'Ours », c'est cet être bourru et sauvage qui sert à Mickey de père, du moins quand il n'est pas bourré ou défoncé par les médocs, les opiacés. Rude prix à payer pour cet écorché vif qui ne cesse de fuir les lourdes séquelles d'un passé cauchemardesque. Hank est un vétérán. De quelle guerre ? Qu'importe ! Aucune n'est propre. James Badge Dale, qui incarne le personnage, excelle à le rendre aussi détestable qu'attachant.

À l'ombre de cette existence, qui tient plus de la survie que de la vie véritable, Mickey a grandi, avec la détermination farouche d'une plante adventice qui impose sa calme présence resplendissante (Camila Morrone, dans le rôle, est d'une grâce folle, à tomber !). Entre éclats de rires, éclats de voix, larmes et gestes de tendresse, c'est cette force vitale viscérale, vivifiante, qui emporte tout sur son passage, laissant derrière elle une impression lumineuse qui persistera longtemps. Preuve que le cinéma indépendant américain est bien vivant.

Dans cette relation terriblement bancale, où père et fille sont tout l'un pour l'autre, une affection complice fuse, troublée par la culpabilité. Que deviendrait Hank sans sa rejetonne, alliée inconditionnelle, ultime lien avec la réalité d'un monde qui progressivement l'abandonne ?

Épatant premier film, plein de pudeur et d'empathie. La réalisatrice nous invite avec subtilité à aimer ce qui n'est pas aimable, propulsés que nous sommes dans le maelström de sentiments qui happent son héroïne vers une nasse mortifère. Mais ce qui prédomine, c'est cette force vitale viscérale, vivifiante, qui emporte tout sur son passage, laissant derrière elle une impression lumineuse qui persistera longtemps. Preuve que le cinéma indépendant américain est bien vivant.

acid
ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 28 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, dans plus de 350 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org